LE PETIT CHAPERON ROUGE

Les textes oubliés
Trois versions orales, une version littéraire,
et ce qu'on y remarque quand on les lit ensemble.

ÉPHANTIUS LÉMURIEN

2026

Les carnets d'Éphantius

Il faut prendre au sérieux ces absurdes chemins.

— Yvonne Verdier, Grands-mères, si vous saviez... (1978)



Avant-propos
par Éphantius Lémurien

Vous connaissez le Chaperon Rouge. Vous croyez le connaître.

La petite fille, le loup, la grand-mère, le chasseur, la morale. C'est ce qu'on vous a lu enfant. C'est ce qu'on vous relit aujourd'hui dans les livres illustrés.

Ce que vous ignorez peut-être, c'est que cette version est une version tardive. Polie. Arrangée. Retaillée pour un salon parisien en 1697, puis pour un livre pour enfants allemand en 1812. Avant ces deux réécritures, il y avait autre chose.

Il y avait un conte qu'on se transmettait de bouche en bouche, dans les campagnes du Nivernais, du Velay, de la Touraine. Un conte que des folkloristes du XIXe siècle ont recueilli, in extremis, avant qu'il ne disparaisse complètement. Un conte qui ne ressemble pas à celui qu'on vous a raconté.

Ce Carnet Ouvert vous donne accès à ces textes. Trois versions orales recueillies entre 1870 et 1885. Une version littéraire — celle de Charles Perrault, 1697 — à côté, pour la comparaison.

Mon conseil : lisez-les dans l'ordre. Lisez-les lentement. Ne vous arrêtez pas à ce qui semble étrange ou cru — c'est précisément là que quelque chose a été caché.

À la fin, je vous propose un petit tableau. Rien de plus qu'un relevé de surface — ce que chaque version garde, ce qu'elle ajoute, ce qu'elle efface. Vous verrez par vous-même.

Le reste — pourquoi ces scènes ont été effacées, ce qu'elles signifient vraiment, et la grille de lecture complète — je l'ai mis ailleurs. Je vous le dirai à la fin de ce Carnet.

Pour l'instant, lisez.



I. LE CONTE DE LA MÈRE-GRAND

Version nivernaise

Recueillie par Achille Millien (1838-1927) dans le Nivernais, vers 1870.
Publiée par Paul Delarue dans Le Conte populaire français
(Maisonneuve et Larose, 1957-1985).

Note — C'est la version de référence des folkloristes. Elle contient les deux motifs propres à la tradition orale : le choix des chemins (aiguilles ou épingles) et le repas cannibale. Le chaperon rouge n'existe pas. La petite fille s'en sort seule.

C'était une femme qui avait fait du pain. Elle dit à sa fille :

— Tu vas porter une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ta grand.

Voilà la petite fille partie. À la croisée de deux chemins, elle rencontra le bzou qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Je porte une époigne toute chaude et une bouteille de lait à ma grand.

— Quel chemin prends-tu ? Celui des aiguilles ou celui des épingles ?

— Celui des aiguilles.

— Eh bien ! moi, je prends celui des épingles.

La petite fille s'amusa à ramasser des aiguilles. Et le bzou arriva chez la mère-grand, la tua, mit de sa viande dans l'arche et une bouteille de sang sur la bassine.

La petite fille arriva et frappa à la porte.

— Pousse la porte, elle est barrée avec une paille mouillée.

— Bonjour, ma grand ! Je vous apporte une époigne toute chaude et une bouteille de lait.

— Mets-les dans l'arche, mon enfant. Prends de la viande qui est dedans et une bouteille de vin qui est sur la bassine.

Suivant qu'elle mangeait, il y avait une petite chatte qui disait :

— Pue ! Salope ! Qui mange la chair, qui boit le sang de sa grand !

— Déshabille-toi, mon enfant, et viens te coucher vers moi.

— Où faut-il mettre mon tablier ?

— Jette-le au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin.

Et pour tous les habits — le corset, la robe, le cotillon, les chausses — elle lui demandait où les mettre. Et le bzou répondait :

— Jette-les au feu, mon enfant, tu n'en as plus besoin.

Quand elle fut couchée, la petite fille dit :

— Oh ! ma grand, que vous êtes poilue !

— C'est pour mieux me réchauffer, mon enfant.

— Oh ! ma grand, ces grands ongles que vous avez !

— C'est pour mieux me gratter, mon enfant.

— Oh ! ma grand, ces grandes épaules que vous avez !

— C'est pour mieux porter mon fagot de bois, mon enfant.

— Oh ! ma grand, ces grandes oreilles que vous avez !

— C'est pour mieux entendre, mon enfant.

— Oh ! ma grand, ces grands trous de nez que vous avez !

— C'est pour mieux priser mon tabac, mon enfant.

— Oh ! ma grand, cette grande bouche que vous avez !

— C'est pour mieux te manger, mon enfant.

— Oh ! ma grand, que j'ai faim d'aller dehors !

— Fais-le dans le lit, mon enfant.

— Non, ma grand, je veux aller dehors.

— Bon, mais pas pour longtemps.

Le bzou lui attacha un fil de laine au pied et la laissa aller. Quand la petite fille fut dehors, elle fixa le bout du fil à un prunier de la cour.

Le bzou s'impatientait et disait :

— Tu fais donc des cordes ? Tu fais donc des cordes ?

Quand il se rendit compte que personne ne lui répondait, il se jeta à bas du lit et vit que la petite était sauvée. Il la poursuivit, mais il arriva à sa maison juste au moment où elle rentrait.

II. LA FILLE ET LE LOUP

Version du Velay

Contée par Nanette Lévesque (née vers 1794, Sainte-Eulalie, Ardèche), recueillie en juillet 1874 par Victor Smith.
Publiée dans Contes de Nanette Lévesque
(Bibliothèque de l'Institut catholique).

Note — Dans cette version, c'est la mère qui est dévorée, pas la grand-mère. La petite fille a été « affermée » dans une maison pour garder des vaches. Elle rentre chez elle avec son salaire. Le loup la précède. Version tragique : la petite fille est mangée à la fin.

Une petite fille était affermée dans une maison pour garder deux vaches. Quand elle eut fini son temps, elle s'en est allée. Son maître lui donna un petit fromage et une pompette de pain.

— Tiens ma petite, porte ça à ta mère. Ce fromage et cette pompette y aura pour ton souper quand tu arriveras vers ta mère.

La petite prit le fromage et la pompette. Elle passa dans le bois, rencontra le loup qui lui dit :

— Où vas-tu, ma petite ?

— Je m'en vais vers ma mère. Moi j'ai fini mon gage.

— T'ont payé ?

— Oui, m'ont payé. M'ont donné encore une petite pompette, m'ont donné un fromage.

— De quel côté passes-tu pour t'en aller ?

— Je passe du côté de les épingles, et vous, de quel côté passez-vous ?

— Je passe du côté de les aiguilles.

Le loup se mit à courir, le premier, alla tuer la mère et la mangea. Il en mangea la moitié, il mit le feu bien allumé, et mit cuire l'autre moitié et ferma bien la porte. Il s'alla coucher dans le lit de la mère.

La petite arriva. Elle piqua la porte :

— Ah ! ma mère, ouvrez-moi.

— Je suis malade, ma petite. Je me suis couchée. Je peux pas me lever pour t'aller ouvrir. Vire la tricolète.

Quand la petite vira la tricolète, elle ouvrit la porte, entra dans la maison, le loup était dans le lit de sa mère.

— Tu as faim, ma petite ? Il y a à manger pour toi. Voilà de la viande, voilà du pain, voilà du vin.

Et quand elle eut mangé et bu, le loup dit à la petite :

— Viens te coucher, ma petite. Tu as assez mangé — viens te coucher à ras moi. J'ai froid aux pieds, tu me réchaufferas.

Elle se déshabille et va se coucher à ras sa mère, en lui disant :

— Ah ! maman, que tu es bourrue !

— C'est de vieillesse, mon enfant, c'est de vieillesse.

La petite lui touche ses pattes :

— Ah ! maman, que vos ongles sont devenus longs.

— C'est de vieillesse, c'est de vieillesse.

— Ah ! maman, que vos dents sont devenues longues.

— C'est de vieillesse, c'est de vieillesse. Mes dents sont pour te manger.

Et il la mangea.

III. CONTE TOURANGEAU

Version de Touraine

Recueillie par M. Légot, Touraine, 1885.
Publiée dans la Revue de l'Avranchin.

Note — Version avec dénouement heureux — différent de Grimm. La petite fille s'échappe par la ruse (ficelle attachée à l'arbre), puis est aidée par des laveuses qui font passer le loup dans leur drap au-dessus de la rivière — et le noient. La grand-mère seule est morte.

Une fois il y avait une fillette en condition dans la campagne qui entendit parler que sa grand-mère était malade. Elle se mit en chemin le lendemain pour l'aller voir. Mais quand elle fut bien loin de chez son maître, elle rencontra le loup.

— Où vas-tu comme ça, petite ?

— Je vais voir ma grand-mère qui est malade.

— Quel chemin tu prends ?

— Je prends le chemin des épingles.

— Et bien, moi je prends le chemin des aiguilles.

Le loup part en courant, arrive chez la grand-mère avant la fillette, la mange, met son sang dans une bouteille et sa chair dans un plat, et se couche dans son lit.

La fillette arrive, frappe à la porte.

— Entre, ma chérie.

Elle entre. Le loup lui dit de manger ce qui est sur la table. Elle mange. Pendant qu'elle mange, un petit chat qui était là dit :

— Pouah ! qui mange la chair de sa grand-mère et boit son sang !

La fillette n'entendit pas, ou fit semblant. Le loup lui dit alors de se déshabiller et de venir se coucher avec lui. Elle se déshabille et va se coucher.

— Ma grand-mère, que vous avez de beaux bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant.

— Ma grand-mère, que vous avez de belles jambes !

— C'est pour mieux courir, mon enfant.

— Ma grand-mère, que vous avez de belles oreilles !

— C'est pour mieux t'écouter, mon enfant.

— Ma grand-mère, que vous avez de grandes dents !

— C'est pour mieux te manger !

— C'est bien sale, ma grand-mère. Si vous avez peur que je m'en aille, attachez-moi un brin de laine à la jambe. Quand vous serez ennuyée que je sois dehors, vous le tirerez et vous verrez que j'y suis, ça vous rassurera.

— Tu as raison, ma fille, tu as raison.

Et le monstre attacha un brin de laine à la jambe de la petite, puis il garda le bout dans sa main.

Quand la jeune fille fut dehors, elle rompit le brin de laine et s'en alla. Un moment après le loup dit :

— As-tu fait, Jeannette, as-tu fait ?

Les petits anges répondaient du haut de la cheminée :

— Pas encore, ma grand-mère, pas encore.

Mais quand il y eut longtemps, ils dirent :

— C'est fini.

Le monstre tira le brin de laine, mais il n'y avait plus rien au bout. Il se leva tout en colère et courut après la jeune fille.

Il arriva à une rivière où des laveuses lavaient la buée. La fillette avait déjà passé — les laveuses lui avaient tendu un drap au-dessus de l'eau pour qu'elle puisse passer.

— Avez-vous vu passer fillon fillette, avec un chien barbette qui la suivette?

— Oui. Nous avons étendu un drap sur l'eau de la rivière et elle a passé dessus.

— Étendez-en donc un que je passe.

Les laveuses tendirent un drap sur l'eau et le loup s'y engagea. Le drap

s'enfonça aussitôt. Le loup cria :

— Lape, lape, lape, ma grande truie, si tu ne lapes pas tout, nous nous noierons tous deux.

Mais la truie n'a pas pu tout laper, et le loup se noya.

Fillon fillette fut sauvée.

IV. LE PETIT CHAPERON ROUGE

Version littéraire

Charles Perrault,
Histoires ou Contes du temps passé, avec des moralités,
Paris, 1697.

Note — Première version écrite. Perrault supprime le repas cannibale, les aiguilles et épingles, et la fuite. Il ajoute le chaperon rouge (*absent de toute version orale*) *et une morale explicitement moralisante. La petite fille est mangée, sans issue.*

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir : sa mère en était folle, et sa grand-mère plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère ayant fait des galettes, lui dit : « Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade ; porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle al-

lait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter le loup, lui dit :

— Je vais voir ma mère-grand et lui porter une galette avec un pot de beurre que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ?

— Oh ! oui, dit le Petit Chaperon rouge, c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-là à la première maison du village.

— Eh bien ! je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera.

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand. Il frappa à la porte. Toc toc.

— Qui est là ?

— C'est votre fille le Petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

La bonne mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria :

— Tire la chevillette, la bobinette cherra.

Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le Petit Chaperon rouge, qui quelque temps après vint frapper à la porte. Toc toc.

— Qui est là ?

Le Petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit :

— C'est votre fille le Petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix :

— Tire la chevillette, la bobinette cherra.

Le Petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture :

— Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi.

Le Petit Chaperon rouge se déshabilla, et alla se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit :

— Ma mère-grand, que vous avez de grands bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, ma fille.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes !

— C'est pour mieux courir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles !

— C'est pour mieux entendre, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux !

— C'est pour mieux voir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents !

— C'est pour te manger !

Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toutes sortes de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups

Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ;
Mais hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux,
De tous les loups sont les plus dangereux.

V. UN RELEVÉ DE SURFACE

Ce que chaque version garde, ajoute, ou efface.

Voici un tableau qui ne demande aucune grille de lecture particulière. Chacun peut le dresser lui-même, en lisant les quatre textes les uns à côté des autres. Ce que vous y verrez est une liste. Pas une interprétation.

Mais une fois que cette liste est là, posée noir sur blanc, une question s'impose d'elle-même : pourquoi ces motifs-là ont-ils été supprimés, et pas d'autres ?

Je ne réponds pas ici. Je vous renvoie au Carnet Hermétique à la fin de ce document. Pour l'instant, regardez simplement.

MOTIF	Millien (Nivernais)	Lévesque (Velay)	Légot (Touraine)	Perrault (1697)
Le chaperon rouge	absent	absent	absent	AJOUT
Choix des chemins (aiguilles / épingles)	présent	présent	présent	supprimé
Repas cannibale (chair et sang)	présent	présent (implicite)	présent	supprimé
Le chat qui dénonce	présent	absent	présent	supprimé
Vêtements brûlés au feu	présent	absent	absent	supprimé
Dialogue sur le corps	présent	présent	présent	présent
Fuite seule (ficelle / arbre)	présent	absent	présent	supprimé
Issue heureuse (survie)	oui	non	oui	non
Chasseur sauveur	absent	absent	absent	absent
Morale explicite	absente	absente	absente	AJOUT

Quatre observations simples tombent du tableau.

Un. Le chaperon rouge — le titre même du conte — n'existe dans aucune des trois versions orales. C'est une invention de Perrault.

Deux. Le chasseur qui sauve la fillette — l'image la plus populaire aujourd'hui — n'existe nulle part ici. Il apparaît chez les frères Grimm en 1812, plus d'un siècle après Perrault.

Trois. Les scènes les plus dérangeantes — le repas cannibale, les vêtements brûlés — ne sont pas des variantes régionales isolées. Elles sont présentes dans les versions que Perrault aurait pu connaître. Il a choisi de les supprimer.

Quatre. Dans les deux versions où la fillette survit (Millien, Légot), elle s'en sort seule. Par la ruse. Personne ne vient la sauver.

Ces quatre points sont factuels. Ils ne demandent aucune interprétation, aucune grille de lecture hermétique. Ils sont dans les textes.

La question qui suit — pourquoi ces motifs précisément ont été effacés, et ce qu'ils signifient — n'est plus une question de lecture. C'est une question d'enquête.

VI. LA SUITE DE L'ENQUÊTE

Vous avez maintenant les textes.

Vous avez vu ce que Perrault a coupé. Vous avez vu que la petite fille, dans sa version d'origine, ne se fait pas forcément manger. Vous avez vu que le chaperon rouge lui-même est une invention tardive. Vous avez le tableau.

Ce qui reste à faire, c'est l'enquête.

Ce que le Carnet Hermétique de ce mois explore, et que ce Carnet Ouvert

ne dit pas :

La grille de lecture d'Yvonne Verdier — l'ethnologue qui a montré, en 1978, que le choix entre les aiguilles et les épingles n'est pas un détail absurde mais l'image exacte d'un rite de passage du XIXe siècle, celui de la puberté.

La séquence alchimique complète — comment le bzou noir, le lait blanc déposé, le sang rouge bu et les vêtements brûlés dans le feu composent, dans cet ordre précis, les quatre étapes que les alchimistes du Moyen Âge cherchaient dans leurs laboratoires.

Les vingt-deux arcanes du Tarot de Marseille mis en regard avec les scènes du conte. Un par un. Du Mat qui précède tout choix au Monde qui referme le cycle. La vidéo en a montré quatre. Le Carnet les déroule tous.

Et la connexion avec un mythe nordique très ancien, où un loup nommé Sköll poursuit le soleil — et où l'on retrouve, sous d'autres noms, la même structure.

Pour accéder au Carnet Hermétique

Les Carnets Hermétiques sont l'enquête complète d'Éphantius, mois après mois. Pour cette enquête sur le Chaperon Rouge, vous y trouverez :

— Les vingt-deux arcanes correspondants avec citations du conte, lectures symboliques et questions à se poser.

— Le lexique alchimique complet (Pernety, Paracelse) appliqué aux trois personnages.

— La lecture ethnologique d'Yvonne Verdier, développée avec extraits.

— Les résonances avec les traditions nordique, chinoise et le motif universel de l'initiation.

— Et, en annexe, les quatre textes que vous venez de lire — pour les retrouver au même endroit.

Merci d'avoir ouvert ce carnet.
Que les arcanes deviennent vos lanternes, et que le Tarot vous guide, pas à pas, sur les sentiers du visible et de l'invisible.
Les Carnets ouverts sont un espace gratuit de réflexion, de pratique et d'échange, destiné à celles et ceux qui souhaitent avancer sans être seuls.
Accéder aux Carnets d'Éphantius : https://www.eclipsedetoile.com
Vous y trouverez notamment :
– des supports pédagogiques et des fiches de travail
– des réflexions symboliques et des exercices guidés
– des échanges autour de la pratique du Tarot et du cheminement personnel

Suivez Éphantius sur les réseaux
https://www.youtube.com/@Ephantius
https://www.instagram.com/eclipsedetoile/
https://www.facebook.com/EclipsedetoileXVII
https://www.tiktok.com/@ephantius

